

## L'observation participante<sup>1</sup>

C'est souvent ce qui est donné comme le coeur même du terrain ethnographique. Il s'agit par-là de dire que le chercheur est engagé dans une interaction prolongée, de longue durée, avec les acteurs sociaux dont il se fait l'étudiant. C'est aussi simple que cela. Cette interaction de longue durée contraste avec des modes « miniers » d'extraction des données : ceux-ci ne sont ni meilleurs ni pires, mais simplement autres, et produisent d'autres types d'informations. Toutefois, ils impliquent un prélèvement d'informations relativement rapide, souvent décontextualisé, ce qui est compensé par la représentativité, et par l'extensivité. En revanche, le travail de terrain est un plus grand investissement en temps. Il souffre de problèmes relatifs à la représentativité des énoncés, mais permet de saisir un certain nombre de processus sociaux dans leur contexte naturel, dans un contexte « non artificiel ». Cet aspect du « terrain » a souvent été présenté comme une sorte de parcours initiatique. Or cette vision mystique du terrain me semble parfaitement ridicule et je partage avec Fabiani la méfiance envers toutes les formes d'héroïsation de l'ethnologue, de l'anthropologue ou du sociologue.

L'interaction prolongée avec les acteurs *in situ* (dans leurs sites naturels, dans leurs conditions naturelles de vie) produit deux types d'effets. L'un est le plus visible, le plus formel : c'est ce fameux carnet de l'ethnologue ou du sociologue de terrain, qui retrace ses observations, ses écoutes, ses bavardages, ses discussions, sa vie au long cours, dans un flux social quelconque. La littérature est longue sur les carnets d'anthropologues, et sur la façon dont ils produisent ce type d'informations. Il est vrai que ces informations existent ensuite comme un corpus. Ce corpus n'est pas du même type que celui des archives ou celui que l'on peut rentrer dans les ordinateurs pour la saisie. Ce n'en est pas moins un corpus puisque c'est à partir de là que l'anthropologue, une fois rentré, va travailler. D'où l'importance de ce qu'on écrit sur son carnet, et cette obsession des notations qui est souvent la nôtre !

Un second effet, moins souligné, mais qui me semble aussi important, est l'imprégnation : c'est à dire tout une série de processus informels par lesquels un chercheur s'accoutume à comprendre l'ensemble des codes sociaux et les logiques sociales de comportement, à leur niveau le plus impalpable, le plus quotidien. C'est de l'ordre de la boîte noire. Je suis bien en peine de vous dire ce qui fait la différence entre un chercheur qui connaît bien son sujet (qui vit avec son sujet, lequel lui est familier) et un chercheur de bureau, de cabinet (qui a payé pour avoir ses données produites par d'autres). Et pourtant il y a bien une différence. Il y a quelque part dans notre machinerie intellectuelle des formes d'imprégnation qui nous permettent d'apprendre les codes sociaux, de les connaître en quelque sorte « de l'intérieur ». Nombre d'anthropologues ont évoqué cette capacité à pouvoir se conduire « comme un autochtone ». On peut le dire autrement : c'est du même ordre que le problème de l'apprentissage d'une langue, que vous pouvez finir par parler sans savoir vraiment comment. Il existe toute une imprégnation dans l'apprentissage d'une langue. Or, il est clair que connaître une langue donne un avantage très important. On comprend mal d'ailleurs qu'un chercheur puisse aller quelque part sans parler la langue. Ce qui est évident, en général, dans les milieux des chercheurs arabisants l'est hélas beaucoup moins dans d'autres contextes culturels.

---

<sup>1</sup> Jean-Pierre OLIVIER DE SARDAN, L'enquête de terrain socio-anthropologique.

Dans l'observation participante, on peut se demander quelle est la part de la participation et qu'est-ce que l'on entend par la « participation » du chercheur ? J'aurais sur cette question, comme sur certaines autres, un point de vue un peu médian, c'est-à-dire « entre deux », la recherche d'une juste mesure entre deux extrêmes et deux dangers.

Autrement dit, je pense que nous devons nous méfier tant des « ayatollahs » de l'implication, que des champions du tourisme érudit, et, de façon plus générale, de tous ceux qui voudraient nous dire qu'il n'y a qu'une seule forme de participation (la leur) qui serait la bonne façon de faire de l'anthropologie de terrain. On navigue en fait entre deux extrêmes.

Un extrême est évidemment celui de l'implication maximum du chercheur, qui se « déguise » (je ne le dis pas de façon malveillante), qui se met littéralement « dans la peau » (joue le rôle) d'un acteur concerné. Il peut par exemple s'embaucher dans une entreprise (c'est aussi une façon de se déguiser), et, à ce moment-là, n'apparaît plus comme chercheur, mais comme ouvrier, brancardier, docteur... Une autre forme limite peut être la conversion. On connaît le cas de chercheurs convertis à la religion qu'ils veulent étudier, et certains jouent à croire ou à faire croire qu'ils croient : c'est une autre modalité que le déguisement. Il existe donc un certain nombre de stratégies autour de cette implication qui se voudrait maximum, qui aboutissent à ce que le chercheur pratique une sorte d'endo-ethnologie. Je me méfie de ce terme, prenons le par commodité, parce que personne n'est jamais endo-ethnologue. Même issu du milieu culturel et social qu'il étudie, le chercheur, justement parce qu'il a suivi un parcours de sortie de ce milieu (à travers son itinéraire universitaire, à travers la problématique qu'il met en oeuvre), n'est évidemment plus quelqu'un de ce milieu « comme les autres ». Il est pour une part en situation d'extériorité même quand il est au départ « natif ». Un natif bien sûr est souvent dans un rapport de plus grande proximité que le converti tardif. Un natif a certains avantages comparatifs. Ceci étant, je ne crois pas que ces avantages soient décisifs : cela est parfois un « plus », mais rares sont les cas où c'est une nécessité. On peut parfaitement faire l'anthropologie de la parenté sans se marier sur place, faire l'anthropologie du pouvoir sans être élu municipal, ou faire l'anthropologie des pratiques agricoles sans soi-même cultiver un champ dans le village.

À l'autre extrême, il y a ce qui est parfois une certaine forme de sociologie de l'entretien. Cela consiste à se limiter à la procédure de l'entretien : « je vais, je fais quelques entretiens, et je repars ». Fabiani citait *La misère du monde* comme exemple<sup>5</sup>. Ce n'est pas le seul. Il y en a d'autres, par exemple à une certaine époque une certaine ethnologie coloniale. L'ethnologie française a été dominée, un temps, par la personnalité assez ambivalente de Marcel Griaule qui avait une méthode du type : « je m'assieds, je convoque et je congédie ». Ce sont évidemment des formes d'extériorité maximum.

Le choix de l'un ou l'autre extrême peut être aussi le produit de contraintes liées à l'enquête elle-même. Quand Fabiani parle d'enquêtes sur la prison, il est certain que l'on n'a guère le choix qu'entre une implication très (trop) forte (être prisonnier — ou gardien — soi-même, ce qui est un investissement pour le moins lourd) ou de simples discussions avec les détenus. Les formes ordinaires et intermédiaires de l'observation participante semblent en effet relativement difficiles à pratiquer. On peut donc comprendre assez facilement qu'on se limite à de la sociologie d'entretiens.

À l'inverse, c'est au choix de l'implication maximale que nous invite Jeanne Favret - Saada lors de sa fameuse enquête sur la sorcellerie. Selon ses dires, on ne peut enquêter en ce domaine sans être soi-même complètement engagé dans les luttes sorcelleries : telle est la légitimation qu'elle propose de sa démarche.

En fait, selon mon expérience, et celle de beaucoup de mes collègues, on n'a pas besoin de s'enfermer dans l'un ou l'autre de ces extrêmes. On est le plus souvent dans un « entre deux », occupant une position d' « étranger sympathisant ». Il y a, selon les cas, diverses postures ou positions que l'on peut occuper dans la société locale, sans être ni extérieur (comme peuvent l'être le chercheur de passage, l'expert, ou l'enquêteur salarié d'un institut de sondage, *etc.*) ni radicalement impliqué (comme le voudrait Favret -Saada). Se situer dans l'entre deux ne pose pas tellement de problèmes, ni à nous ni aux gens. Ce n'est pas si compliqué que ça.

Reste la question de l'explicitation du rôle que l'on joue pendant l'enquête<sup>8</sup>. Que doit dire l'anthropologue qu'il soit nécessaire à son lecteur de savoir, quant à la forme de « participation » qui fut la sienne ? En général, je dirai qu'il est indispensable d'avoir un minimum d'informations sur les conditions de production des données de terrain, sur la maîtrise de la langue, sur la durée du séjour. Mais il n'est cependant pas nécessaire d'en savoir plus et, parfois, il se trouve qu'on nous en donne trop. Trop de méthodologie tue la méthodologie. Beaucoup d'arguments ont été donnés sur la nécessité de l'explicitation ou de la réflexivité, qui sont moins convaincants qu'il n'y paraît. Parmi ces arguments, on trouve la nécessité de mesurer l'écart créé par la présence de l'observateur. Le thème de la mesure de l'écart est souvent invoqué. Michel Leiris lui-même emploie l'expression.

Or, on s'aperçoit très vite que c'est à peu près impossible, car personne ne sait très exactement évaluer ni cet écart, ni les effets qu'il produit. En fait, dans des situations routinières, l'influence de la présence d'un observateur est beaucoup moins grande qu'on ne le croirait : elle a été souvent exagérée. Le sociologue H. Becker<sup>10</sup> avait remarqué que les procédures d'auto-surveillance mise en place du fait de l'arrivée d'un observateur duraient peu. L'observateur ne dérangeait que très provisoirement les gens : ils reprenaient vite leurs pratiques habituelles, comme si l'observateur n'était pas là.

De même, la nécessité d'objectiver les relations de domination qui pourraient s'exercer entre un chercheur et ses enquêtés a été surestimée. Autrement dit, la marge de manœuvre qu'ont les enquêtés vis à vis d'un chercheur est beaucoup plus grande qu'on ne l'a dit. Leurs capacités de contre - manipulation du chercheur valent bien les capacités de manipulation du chercheur. De plus, une grande partie des processus qui se passent sur le terrain et qui sont finalement les plus importants ne sont pas les plus visibles. Je parlais de l'imprégnation : c'est là que se joue beaucoup de choses, dans les mécanismes routiniers de connaissance et d'interprétation que met en œuvre inconsciemment le chercheur. Mais qu'est-ce que vous pouvez dire à vos lecteurs là-dessus ? Vous risquez de ne leur parler que de ce qui peut être la face visible de l'iceberg, la moins importante (quelques rencontres illustres, ou pittoresques, par exemple). Et après ? Ce n'est pas là que les choses se jouent, ce n'est pas ainsi que se structurent vos représentations des processus sociaux que vous étudiez.